Télérama

12 AVR. 1983

09 AVR. 1983

Elles tournent et elles tournent

Le cinquième Festival International de Sceaux se décentralise. Souhaitons que les films de femmes qu'il propose dans toute la France connaissent partout le même record d'affluence.

Il fallait voir les spectatrices attendre sous la pluie avant de s'entasser dans trois salles peu confortables. Des jeunes et aussi des moins jeunes. Le genre motard et le genre intello. Plus quelques maris courageux, qui accompagnaient, avec une nonchalance affectée, leur militante de femme. Pas d'illusion possible, les films qui ont plu sont, en effet, d'un féminisme pur et dur. Je ne les ai pas tous vus. Mais les plus passionnants étaient souvent des documentaires ou des fictions satiriques.

Ainsi *Anou Banou,* de l'Israélienne Edna Politi. On y voit six femmes, nées avec le siècle, en Russie ou en Pologne, et parties dans les années vingt fonder Israël. Des filles de l'utopie. Avec leurs rêves, leur ténacité et, aujourd'hui, leur regret. Formées par Marx, Théodore Herzl et les féministes russes, elles défendaient un idéal que la guerre et l'influence grandissante des partis religieux ne leur a pas permis d'atteindre. Il n'y avait qu'à les surprendre avec tendresse et curiosité. *Anou Banou* est le témoignage nostalgique de toutes ces audaces qui ont tourné à vide.

Born in flames de Lizzie Borden.

Born in flames, de l'Américaine Lizzie Borden, est un film-guérilla. La cinéaste y montre comment les femmes ont à lutter pour continuer d'exister dans le pouvoir socialiste des années 2000. Les comédiennes y improvisent dans la violence ; la caméra virevolte, entre colère et humour noir ; le montage, plutôt chahuté, apporte une insolence réjouissante.

La Hongroise Judit Elek *(Martinovics)* est une des rares à avoir osé mettre en scène un huis clos politique très dépouillé entre un abbé visionnaire et un conseiller de police. Longs plans fixes, discours austères : la sécheresse du propos devient hallucinante. Et magnifique.

La maturité des cinéastes femmes ne consiste-t-elle pas à sortir d'un quotidien trop féminin pour aborder des problèmes plus universels ? Seize films présentés dans toute la France permettront d'y réfléchir. Le festival a eu, en effet, la bonne idée de se décentraliser. Il propose à toutes les collectivités qui le souhaitent un aperçu de la production annuelle. Curieusement en baisse de 25 % depuis 1976 où elle avait, paraît-il, atteint son point fort...

F. P.

***Du 6 au 12 avril,* PARIS (Action République).**
***Du 13 au 19 avril,* FONTAINEBLEAU-MELUN (Groupe Femmes) ; MASSY (Centre Cult. Paul Bailliart).**
***Du 20 au 26 avril,* GRENOBLE (Groupe « Les Voyelles ») ; VERRIERES-LE-BUISSON (Salle des Fêtes).**
***Du 27 avril au 3 mai,* HEROUVILLE SAINT-CLAIR (Café des Images) ; ROISSY-EN-BRIE (Maison du Temps Libre).**
***Du 4 au 10 mai,* NANTES (Maison des Femmes).**
***Du 11 au 19 mai,* CANNES (M.J.C./ Studio 13).**
***Du 19 au 25 mai,* BESANÇON (Ass. Francomtoise de Culture).**
***Du 25 au 31 mai,* BOBIGNY (M.C.) ; LE HAVRE (C.L.E.C. de Soquence).**
***Du 1er au 7 juin,* ROUEN (Ass. « La Luciole ») ; SAINT-NAZAIRE (Collectif Femmes).**
***Du 8 au 14 juin,* BRIVE (Art et Essais) ; PERPIGNAN (Féd. Catalane Léo Lagrange).**
***Du 15 au 21 juin,* OYONNAX (Centre Culturel Communal) ; REIMS (M.J.C. Maison Blanche).**
***Du 22 au 29 juin,* JŒUF (M.J.C.).**

APS

Télérama

9 MARS 1983

Les trois fois rien d'Ida Lupino

Ida Lupino illuminait avec tendresse le comportement parfois médiocre d'hommes et de femmes meurtris. Du 12 au 20 mars, au festival de Sceaux, redécouvrez ses films.

Ida Lupino vue par Hollywood.

« Ida Lupino, mais oui, bien sûr ! La partenaire de Bogart dans La Grande Evasion. *Elle-même a réalisé des films, d'ailleurs, euh... »*

Là, généralement, on se tait. Ida Lupino a le triste privilège d'être la personnalité la plus méconnue de cet Hollywood qu'il nous semble pourtant connaître par cœur. On la redécouvre périodiquement pour mieux la dédaigner aussitôt. *« J'y pense et puis j'oublie... »* Hélas, on oublie plus souvent Ida Lupino qu'on n'y pense. Espérons — sans trop y croire — que le Festival International du Film de Femmes, qui lui rendra hommage du 12 au 20 mars à Sceaux, lui apportera définitivement la consécration.

Dès le départ de sa carrière d'actrice, le malentendu s'installe. Elle a seize ans et vient de son Angleterre natale pour jouer *Alice au pays des merveilles* à Hollywood : les studios essaient immédiatement d'en faire une nouvelle Jean Harlow. Première erreur. Plus tard, alors que sa carrière est au zénith *(La Grande évasion* de Walsh, *La Vie passionnée des sœurs Brontë* de Curtis Bernhardt et *La Femme aux cigarettes* de Negulesco, que l'on a revu récemment sur FR 3), la Warner tentera d'en faire une nouvelle Bette Davis. Autre erreur.

« A la Warner, déclare-t-elle, *j'ai travaillé avec des gens remarquables, mais, quand je suis partie, personne ne m'a dit « au revoir ».* Et d'ajouter : *« Je suis incapable de juger ma façon de jouer, car je ne supporte pas de me voir sur un écran. Je crois que je ne m'intéresse pas à moi »* (1)

En revanche, elle s'intéresse aux autres. Ceux dont précisément Hollywood ne parle jamais : les petits, les obscurs, les sans grade. A la fin des années 40, elle co-signe le scénario de *Not Wanted* qui sera traduit en français par *Avant de t'aimer.* L'histoire de Sally, une jeune serveuse de province qui étouffe dans un milieu familial médiocre et tombe amoureuse d'un pianiste de passage. Mais le musicien s'avère volage ou, du moins, indifférent. Enceinte, Sally est amenée à abandonner son enfant...

Bien sûr, nous voilà en plein mélo — mais au sens le plus noble du terme. Certains esprits forts, aujourd'hui, risquent naturellement de hurler de rire devant ce film sans artifice (de même que beaucoup ont rejeté, pour des raisons similaires, les derniers films de Yannick Bellon : *L'Amour violé* et *L'Amour nu).*

L'art d'Ida Lupino est d'une vérité effarante. Et ses sujets sont toujours simples. Simples comme bonjour. Simples comme la vie même : une pauvre fille abandonne son enfant *(Avant de t'aimer).* Une autre se fait violer en rentrant de son travail et manque d'en devenir folle *(Outrage).* Une troisième devient la victime d'une mère ambitieuse qui décide de réussir sa vie par procuration *(Hard, Fast and Beautiful).*

Dans ces trois films, Ida Lupino pose les problèmes « à plat ». Elle en examine tous les aspects psychologiques, sociaux et moraux sans aucun didactisme, mais, au contraire, avec une incroyable tendresse. L'amour de la réalisatrice pour ses personnages rejaillit sur l'écran au point d'illuminer le comportement quotidien, souvent banal, parfois médiocre de ces hommes et femmes meurtris qu'elle observe patiemment.

Le lyrisme tranquille de sa mise en scène sait, à l'occasion, s'accélérer brutalement, se dilater : on songe aux deux moments forts d'*Avant de t'aimer* et d'*Outrage.* Dans les deux cas, un homme poursuit une femme. Mais dans *Avant de t'aimer,* la stridence fulgurante du lyrisme marque pour l'héroïne la fin de ses angoisses et l'acceptation de l'amour nu. Dans *Outrage,* le lyrisme marque le début du malheur, l'irruption de la faute (le viol) dans l'innocence des jours.

Il y a incontestablement, dans l'œuvre d'Ida Lupino, un goût pour le malheur qui dépasse le simple ressort (mélo) dramatique. C'est d'une option morale qu'il s'agit : ses héroïnes ne peuvent prétendre à l'innocence d'une nouvelle vie qu'à condition de faire table rase du passé et des diverses contraintes psychologiques *(Avant de t'aimer),* sociales *(Outrage)* ou familiales *(Hard, Fast and Beautiful)* qui les écrasent. Alors, seulement, elles arrivent à *faire face* (c'est le titre, bien révélateur, de l'un de ses films). Alors, seulement, elles trouvent la paix intérieure.

Sensiblerie de femme ? Comme pour mieux répondre à ceux qui pourraient lui reprocher de ne s'intéresser qu'à des problèmes féminins, sinon féministes, Ida Lupino tourne, en 1953, *Le Voyage de la peur.* Un « polar » en forme de poursuite, rondement écrit, sèchement mené. L'histoire d'un assassin qui emmène en balade deux otages innocents. Plus rien à voir avec la délicatesse des pastels précédents. Mais toujours la même force dans la mise en scène. Et le même soin dans l'étude du comportement des victimes de l'oppression.

C'est dur, pour une femme, de faire du cinéma à Hollywood. Ce n'est qu'en 1966 qu'Ida Lupino reviendra au long-métrage avec *The Trouble with Angels,* inédit en France. Entre temps, elle aura écrit des scénarios, réalisé des séries télévisées à succès (notamment un épisode, paraît-il superbe, des *Incorruptibles,* avec Robert Stack). Dans les années 70, elle jouera la mère de Steve Mc Queen dans *Junior Bonner* de Peckinpah, ce qui lui vaudra une nomination à l'« oscar ». Sans compter quelques apparitions (alimentaires ?) dans des films « fantastiques » de second ordre.

L'œuvre d'Ida Lupino est donc courte. Eparse. Mais sa brièveté est inversement proportionnelle à son importance. A Sceaux, courez donc voir *Avant de t'aimer, Faire face* et ce qui reste (à nos yeux) son chef d'œuvre : *The Bigamist,* description fragile de la fragilité d'un homme.

Trois films qui semblent faits de rien mais qui nous disent tout.

Pierre Murat

A gauche, *Avant de t'aimer :* Sally est abandonnée par le musicien qu'elle aimait. A droite, *Faire face :* un titre révélateur.

(1) Cité dans Star, *de sept. 1982, par Evelyne Caron-Lowins.*

APS

N° 162 — du 8 avril au 14 avril 1983 M—2469—162—10F

Révolution

« Nous vivons le temps des révolutions. »

Le Festival de Sceaux change, grandit, devient un véritable événement cinématographique, même si le palmarès traduit encore les contradictions des spectateurs-jurys. Parmi les films présentés, un grand film documentaire israélien. Et aussi des rencontres, comme celle d'Edna Politi et Nurith Aviv.

SCEAUX, L'UTOPIE ET ISRAEL

Luce Vigo

JE n'ai découvert que cette année le Festival international de films de femmes qui a lieu, depuis cinq ans déjà, à Sceaux. Ma curiosité n'avait pas été, jusque-là, assez forte pour surmonter un sentiment mal défini, nourri de réticences diverses à l'égard d'un rassemblement que l'on disait très féministe, peu à l'écoute de ce qui lui était étranger et, par là même, plutôt agressif.

J'y suis allée, neuf jours d'affilée, j'ai survécu et je me suis même enrichie à voir des films très diversifiés, à rencontrer des spectatrices (et des spectateurs) très différents de moi, souvent venus de province, des réalisatrices françaises et étrangères, dans un climat plutôt vivant ; et tout cela grâce à une organisation aussi rigoureuse et aimable que possible, malgré l'inflation du nombre de films et de spectateurs. Etrangement pourtant, le dernier jour, à l'annonce du palmarès du public (qui vote depuis trois ans), on put se rendre compte que les féministes « pures » et « dures » étaient toujours là, et puissantes, puisque des films de fiction, ressentis comme les plus extrémistes, dans leurs propos et leurs images, figuraient à ce palmarès : ainsi *Freak Orlando,* de la réalisatrice allemande Ulrike Ottinger, et *Born in flames,* de la réalisatrice américaine Lizzie Borden.

Mais, parmi les quatre-vingt-dix films de long et court métrage inédits présentés, venus de vingt et un pays différents, il y avait de quoi voir, entendre et s'interroger. A l'origine, le Festival de Sceaux n'acceptait que des films de fiction. D'année en année, il y eut de plus en plus de documentaires. Ils étaient en majorité cette année. L'un d'eux a même été primé : *Anou Banou ou les Filles de l'utopie,* de la cinéaste israélienne Edna Politi, auteur de *Pour les Palestiniens* (1974) et de *Comme la mer et ses vagues,* (1980).

Ce film est l'histoire de pionnières arrivées en Palestine en 1920. Elles s'appellent Emma, Yetka, Yehudit, Mita, Pnina et Rachel. Elles viennent de Pologne ou de la Russie tsariste. Presque toutes sont issues de mouvements de jeunes, du prolétariat russe en révolte, ou bien elles sont des enfants de bourgeois, en révolte aussi. Des documents, films, photos sont intégrés au film, prennent la relève des interviews et apportent des éléments d'information supplémentaires aux récits des femmes. Le film montre ce qu'était la grande utopie de l'idéal sioniste et socialiste à l'époque et fait se confronter cette utopie aux réalités d'un kibboutz de 1983.

Rencontrées quelques jours après le festival, Edna Politi et Nurith Aviv, chef opérateur, nous ont parlé de leur travail.

Edna Politi : L'idée de faire un film sur cette génération de femmes remonte à sept ou huit ans. J'étais tombée sur des récits d'elles à la première personne et je découvrais combien, dans certains aspects de la lutte des femmes, elles pouvaient être proches des problèmes qu'on avait pu se poser en Occident. Je suis israélienne, mais je n'ai pas grandi en Israël. Ce qui m'a le plus attirée dans ce pays, avant même d'y aller, c'était le fait de savoir s'il était vrai que les femmes étaient plus émancipées qu'au Liban où je vivais.

Une bonne partie du travail qui m'intéressait, par rapport à ce film, c'était d'avoir une réflexion sur l'histoire et d'arriver à la retraduire dans le film. Ce qui n'est pas évident sans faire un film historique, sans être trop didactique ; il fallait arriver à cet équilibre, entre une synthèse historique, abstraite, et le côté très concret de ce que les femmes racontent.

Narith Aviv : Quand je suis arrivée sur le film, tout le côté « recherche » était déjà fait. J'étais là un peu comme celle qui fait l'« ordre ». Le champ était très large. Je disais : « Il faut quand même penser cinéma, essayer de rétrécir. » Il y avait beaucoup de choses improvisées, mais grâce au travail fait avant par Edna, j'ai pu retrouver mon champ à moi. On a vite décidé que les trois femmes interviewées seraient le noyau, la colonne vertébrale du film.

Edna Politi : Ainsi, comme elles se souviennent de toute cette époque, de leurs rapports avec les hommes, la façon dont elles l'ont vécu, ce sont des choses en fait qu'elles ont gardées chacune pour elle-même et qui se sont brusquement révélées quand elles étaient toutes les trois ensemble.

Nurith Aviv : Moi qui ai fait beaucoup de fiction, j'avais besoin de faire un film documentaire, ça répond à une sensibilité complètement différente. Tu fonctionnes par associations libres, tu reçois des idées en cours de route, tu remets tout le temps les choses en question, tu dois trouver des liens.

Entre l'idée du film et sa réalisation, il s'est passé politiquement des événements graves. Est-ce que ton film a marché avec ? Il y a cette petite phrase que tu dis au début : « Pendant que je monte mon film, les troupes israéliennes viennent d'entrer à Beyrouth... »

Edna Politi : C'était après le tournage du film. L'histoire de ces femmes me fascine et, en même temps, me pose

Les « filles de l'utopie » se racontent.

problème. Pendant le tournage, ce n'était pas encore la guerre du Liban, mais il se passait des choses en Cisjordanie. On a essayé d'en parler avec les femmes et je me suis rendu compte qu'elles ne pouvaient en parler que jusqu'à un point. C'était les limites de nos personnages, et il fallait les garder. C'est la raison pour laquelle il y a aussi la femme communiste pour montrer qu'il y a des gens qui ont pensé autrement, il y a aussi Rachel, la femme qui m'intéresse beaucoup au départ. Puis on est revenu ici avec tous ces éléments-là. La guerre a éclaté juste quelques semaines après et, effectivement, pour des raisons politiques et aussi très personnelles, parce que j'ai grandi au Liban, c'était un cauchemar perpétuel. Il y eut un moment où je ne pouvais plus monter ce film. Les voir parler de leurs rêves, et en même temps avoir la conscience de ce qui se passait au Liban... En même temps, je ne pensais pas du tout souhaitable d'aller maintenant refilmer, leur demander de prendre position. Ce n'est pas un film d'actualité, il y a un problème général devenu très aigu du fait de la guerre au Liban, des problèmes antérieurs, il fallait donc trouver un moyen de l'exprimer dans le film, sans dénoncer les femmes elles-mêmes, sans les trahir. Rendre compte aussi de la réalité qu'elles ont vécue.

Nurith Aviv : Ce n'est pas la réalité...

Edna Politi : L'Histoire, disons.

Nurith Aviv : Le danger est que, quand tu as des personnages de héros, comment faire pour que leur discours ne soit pas le nôtre ?

Edna Politi : Il y avait le danger que ces femmes soient perçues comme mon porte-parole.

Nurith Aviv : On est très séduites par elles, mais pas d'accord sur certains problèmes. Je ne sais pas ce qu'elles diront en voyant le film. Il prend en compte le côté palestinien, il y a l'interview de la communiste, et ce qu'Edna apporte avec son texte.

Edna Politi : J'ai mis longtemps à le faire. Au départ, je voulais un film sans commentaire et je voulais m'y tenir. Finalement, mon texte se trouve au début car je ne pouvais pas présenter le film sans rendre compte simplement des problèmes qu'on avait connus, mais je voulais que ce soit elles qui racontent.

Nurith Aviv : J'avais dit à Edna, vraiment j'aurais peur de faire un film comme ça. Comment ne pas faire un film qui devienne carrément sioniste, parce que ce sont des gens qu'on aime ? Comment toucher à ça, ne pas tomber dans le piège ?

Edna Politi : Comme dans mes autres films, je me trouvais encore en train de rendre compte d'une réalité qui est entre deux, comme *Pour les Palestiniens...* et *Comme la mer et ses vagues.* Ça ne m'intéressait pas de faire des films qui disent : *« Ceci est bon et cela est mauvais. »* Je crois que ça tient à moi, à ma biographie... ce qui m'intéresse effectivement, c'est d'essayer de montrer qu'on peut aimer quelque chose sans être entièrement d'accord. C'est ça qui fait le prix de l'attachement qu'on peut avoir, et de l'engagement politique finalement.

APS

28 MARS 1985
TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

FILMS DE FEMMES

Des armes pour la paix

Le 5e Festival international de films de femmes vient de se terminer à Sceaux. Cette année, 90 films furent projetés à un public particulièrement nombreux ; on peut souligner parmi les thèmes communs, la nécessité d'un regard historique et politique.

(D.R.)

« Pour la vie, combattons » : un combat devenu un symbole.

La paix et la prolifération des armes atomiques, sont, pour les femmes, une préoccupation croissante.

Deux films-reportages illustrent cette tendance, *« Anou Banou »*, ou *« Les filles de l'utopie »*, d'Edma Politi, film israélien, 1er prix reportage du public et *« For lifes sake let's Fight » (Pour la vie combattons)*, film suédois de Margareta Wasterstam.

Dans *« Amou Banou ou les filles de l'utopie »*, la réalisatrice s'interroge sur les origines du sionisme à travers l'histoire de six femmes arrivées en Palestine dans les années 20. Des femmes âgées d'une vingtaine d'années et qui pensaient que le monde allait changer, héritières des idées de Marx, de Théodore Herzl, des féministes Russes. Elles se retrouvent dans un monde neuf, où tous les espoirs sont permis ; où elles pensent réaliser un modèle de société libertaire dont la base serait le Kibboutz. La vie communautaire offre un nouveau modèle éducatif et accentue la division du travail entre les sexes, les femmes devant s'occuper des enfants et de la cuisine. Mais elles ont été habituées à lutter pour l'égalité des droits et elles fondent dès 1919 la première assemblée des femmes ouvrières, ainsi que la première ferme collective de femmes pour l'apprentissage des jeunes filles.

La Palestine est alors sous protectorat anglais, il y a en quelque sorte une période de vacance politique et c'est à ce moment là que les luttes des femmes sont les plus dynamiques. La proclamation de l'Etat d'Israël, c'est le passage de l'utopie à la réalité. Les fermes collectives et les kibboutz ne représentent plus un modèle de société idéale, d'autres structures sont nécessaires, des divergences politiques apparaissent. Aujourd'hui, qu'est devenu leur rêve ? Le film, à cet égard, apporte un regard critique. Le socialisme recule, et la place de la femme dans la société israélienne a subi une nette régression par rapport à la lutte des pionnières.

Le mérite de ce film est de mettre en relief les contradictions de l'Etat d'Israël et ce retour aux sources, au temps où l'Etat n'existait pas, mais où l'utopie libertaire et sioniste se trouvaient confrontés avec les réalités.

Des femmes contre les Missiles Cruss, c'est le thème du film de Margetta Wasterstam qui réalise depuis quelques années des films sur le désarmement, pour la télévision. *« Pour la vie, combattons »*, s'inspire d'une actualité immédiate : depuis un an, des femmes ont investi les abords de la base de Greenham Comon, une base militaire américaine du Sud de l'Angleterre, pour stopper l'installation de missiles nucléaires. La plupart d'entre elles n'ayant jamais milité auparavant, elles se sont trouvées sensibilisées à l'importations d'armes nucléaires. Elles se sont fixé pour but de faire obstacle au déroulement des activités de la base et d'informer le plus largement possible de la menace de guerre qu'elle représente. En utilisant la non-violence, c'est une autre forme d'action qu'elles ont choisie. Multiplier l'information, provoquer la concertation non seulement auprès de la population, mais aussi auprès des ouvriers du chantier.

« Il faut provoquer les lois d'un pays qui permettent l'importation d'armes capables d'exterminer des milliers d'êtres humains, nous sommes prêtes à mourir si cela est nécessaire pour provoquer un rejet de la course aux armements ». Bien que ces femmes aient été condamnées, leur lutte s'est amplifiée, d'autres camps pour la paix se sont multipliés et Greenham Comon fait figure de symbole.

Ce film, interdit à la télévision anglaise, est un témoignage émouvant qui met en relief la solidarité des femmes et leur volonté d'instaurer la paix dans le monde.

Myriam GOLDMINC

Pour la première fois, une sélection de quinze films tournera dans la France entière et un marché du film des femmes sera organisé à Cannes du 11 au 19 mai, parallèlement au festival de Cannes, à la MJC au Studio 13.

APS